Médiévales
Langues, Textes, Histoire

53 | automne 2007
La nature en partage

Paul PAYAN, *Joseph. Une image de la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier (Collection historique), 2006, 476 p.

Didier Lett

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/medievales/4262
DOI : 10.4000/medievales.4262
ISSN : 1777-5892

Éditeur
Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 184-186
ISBN : 978-2-84292-211-5
ISSN : 0751-2708

Référence électronique
Didier Lett, « Paul PAYAN, *Joseph. Une image de la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier (Collection historique), 2006, 476 p. », *Médiévales* [En ligne], 53 | automne 2007, mis en ligne le 24 avril 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/medievales/4262 ; DOI : https://doi.org/10.4000/medievales.4262

Tous droits réservés

personne du point de vue liturgique. Le XIIIe siècle marque à cet égard une césure, puisque la notion de personne morale élaborée par les canonistes permet peu à peu de concevoir l'Église hors de toute référence monumentale. L'auteur note d'ailleurs que dans les nombreux traités *De Ecclesia* rédigés à la fin du Moyen Âge, la communauté des fidèles n'est plus définie en référence au lieu de culte ; la métonymie ecclésiale a cessé de structurer l'ecclésiologie.

Cette étude est sous-tendue par la question du pouvoir d'ordre dans la construction institutionnelle de l'Église. À partir du IXe siècle, le système classificatoire des sept ordres ecclésiastiques réunit le prêtre et l'évêque dans l'ordre supérieur. Or au même moment, les évêques affirment leur compétence exclusive sur la consécration des lieux de culte et tentent de se distinguer des simples prêtres par leur pouvoir liturgique. En affirmant leurs pouvoirs consécrateurs, les évêques entendent justifier la hiérarchie ecclésiastique par l'ordre. Consacrer fut un enjeu de pouvoir dans l'Église : d'importants conflits hiérarchiques survinrent à propos de la consécration des futurs évêques[4]. Le droit romain fut d'emblée mobilisé pour fonder le pouvoir liturgique de l'évêque : à travers les métamorphoses de la transmission textuelle, une novelle de Justinien devint le rituel de pose de la première pierre dans le Pontifical romano-germanique. Le commentaire allégorique de ce texte juridique, compilé dans une collection liturgique, donne naissance à une ecclésiologie du lieu de culte, qui est aussi une ecclésiologie de l'évêque consécrateur.

Émilie ROSENBLIEH

Paul PAYAN, *Joseph. Une image de la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier (Collection historique), 2006, 476 p.

Depuis les dernières décennies du siècle dernier, malgré un engouement certain pour la famille et la parenté, les travaux sur les pères médiévaux demeurent encore très peu nombreux. Les représentations médiévales de Joseph dans les textes et les images peuvent-elles nous aider à mieux comprendre les conceptions de la paternité au Moyen Âge ?

Le Nouveau Testament nous renseigne peu sur ce père très atypique, ni biologique ni adoptif mais légal et putatif. Les écrits apocryphes (*Protévangile de Jacques*, *Pseudo-Matthieu* ou *Livre de la Nativité de Marie*, largement repris et vulgarisés par *La Légende Dorée*) viennent combler quelques lacunes. Progressivement émerge l'image d'un vieillard, gardien de la Vierge et de l'Enfant qui, dans les écrits des Pères de l'Église, les traités de l'époque carolingienne ou les sermons de saint Bernard, n'est jamais considéré par lui-même et n'apparaît qu'au sein de discours sur le mariage et la virginité de Marie. Une fête le concernant est certes mentionnée à partir des IXe-Xe siècles, mais se limite aux grandes abbayes bénédictines. Joseph reste « dans l'ombre de la Vierge » : un retrait nécessaire pour valoriser l'incarnation du Christ qui s'est faite par Marie et non par lui.

Sa promotion se perçoit donc surtout à partir du XIIIe siècle, en lien avec une plus forte humanisation du Christ et des représentations de plus en plus nombreuses de la Nativité. Cet homme humble, pauvre, modeste et obéissant, père putatif et nourricier, modèle de dévotion au Christ et à la Vierge, séduit en particulier les franciscains.

4. F. DELIVRÉ, *L'Évêque du premier siège. La papauté et l'office de primat-patriarche dans l'Occident médiéval (fin XIe-début XVIe siècle)*, dir. C. Gauvard, université Paris 1, 2006, dactylographiée.

Déjà valorisé dans quelques sermons de Bonaventure, dans le cycle des fresques de la chapelle de l'Arena à Padoue (vers 1304-1306) peint par Giotto ou dans les Postilles de Nicolas de Lyre au début du XIV^e^ siècle, Joseph devient un personnage de premier plan surtout dans les écrits des Mineurs liés au mouvement des Spirituels (Pierre de Jean Olivi, Ubertin de Casale). Mais, comme ces textes ont un but essentiellement interne, ils n'ont qu'une diffusion limitée. On rencontre pourtant Joseph comme une figure incontournable de la pastorale franciscaine à la fin du Moyen Âge : Barthélemy de Rinonico compose une vie de Marie où un chapitre entier porte sur le père social de Jésus (fin du XIV^e^ siècle) et Bernardin de Sienne lui consacre un sermon.

On connaît mieux le rôle primordial que Jean Gerson a joué dans cette promotion : de 1413 à 1418, le chancelier de Paris multiplie les écrits pour l'instauration d'un culte à Joseph, les deux textes les plus riches étant *Les Considérations sur saint Joseph*, rédigé entre 1413 et 1414 et le sermon *Jacob autem genuit*, prononcé à Constance le 8 septembre 1416. En ces temps troublés où la Chrétienté ne sait plus à quel pape se vouer, la figure de Joseph apparaît rassurante ; dans cette période de guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons, son mariage avec Marie symbolise la paix. Jean Gerson propose d'instaurer une fête en l'honneur de l'époux de la Vierge et de choisir la date anniversaire du mariage de Joseph, le jeudi des Quatre-Temps de l'Avent. Mais, finalement, c'est le 19 mars qui est adopté, celle de la mort de Joseph, date déjà retenue en 1324 par les servites de Marie en Italie du Nord et par les franciscains, au chapitre général d'Assise en 1399 pour l'ensemble de leur ordre. La commémoration de cette fête au Moyen Âge reste cependant exceptionnelle et il faut attendre 1621, sous Grégoire XV, pour qu'elle devienne une célébration obligatoire pour l'Église universelle.

Dans les deux derniers siècles médiévaux, la promotion de Joseph est particulièrement visible dans l'iconographie de la Nativité. Progressivement, dans l'image, Joseph devient un personnage autonome, reconnaissable par tous grâce à des attributs spécifiques : vieillard, parfois nimbé, il tient très souvent le bâton fleuri (du vieux, du pèlerin ou en référence à Moïse ou à Jessé) et la gourde, incitant le spectateur à se remémorer son rôle protecteur et nourricier lors de la Fuite en Égypte, tout en accentuant son humanité face à Marie. Premier témoin de l'Incarnation, il est devenu un auxiliaire indispensable à l'accomplissement du Mystère. En appliquant judicieusement à l'analyse iconographique la théorie des triangles élaborée par le pédiatre Aldo Naouri (p. 131-136), Paul Payan, mettant en série son corpus d'images de la Nativité, mesure la distance séparant les visages des trois personnages. Il montre ainsi comment, en moins d'un siècle (milieu XIV^e^-milieu XV^e^ siècle), Joseph se rapproche de Marie et de Jésus, donnant au triangle un aspect équilatéral.

Quels sont les apports essentiels de ce livre ? D'abord, Paul Payan a le grand mérite d'observer ce qui se passe en amont des écrits de Jean Gerson, ce qui n'est pas si courant lorsqu'on étudie le culte du mari de la Vierge. Il nous convainc donc d'attribuer aussi une certaine paternité aux franciscains des XIII^e^ et XIV^e^ siècles dans la promotion de Joseph. Ensuite, sans nier l'importance et l'originalité de Jean Gerson dans cette affaire, l'auteur réinscrit la pensée de ce dernier dans un contexte intellectuel plus large, issue du milieu universitaire parisien du début du XV^e^ siècle, faisant du chancelier de Paris le « porte parole d'un groupe » (p. 163). Enfin, ce livre permet d'en finir une bonne fois pour toutes, espérons-le, avec le thème du Joseph « ridicule » (p. 280-291) : dans les scènes de la Nativité, lorsque le « père » de Jésus est représenté à l'écart, la main posée sur la joue, ce n'est pas pour le ridiculiser ou

montrer qu'il se désintéresse de ce qui se passe, mais pour indiquer qu'il est « en songe ». Ce Joseph « pensif » doit inciter le Chrétien à se remémorer toutes les révélations faites par Gabriel à l'époux de la Vierge. Sa position dans l'image et son attitude en font le premier spectateur humain de l'Incarnation, lui octroyant un rôle d'intermédiaire, entre la scène où s'accomplit la révélation divine et celui qui la regarde [5].

En suivant et en prolongeant les démonstrations stimulantes de l'auteur, on peut poser deux questions : la paternité de Joseph n'est-elle pas emblématique de toute paternité médiévale qui est, par essence, « partagée [6] » ? Joseph n'a-t-il pas été d'abord et avant tout promu et vénéré comme « époux de la Vierge » et bien peu comme « père de Jésus » ?

Didier LETT

Charles MÉRIAUX, Gallia irradiata. *Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Beiträge zur Hagiographie, 4), 2006, 428 p.

Une fois n'est pas coutume, peut-être faut-il ouvrir le livre de Charles Mériaux en commençant par la fin – en l'occurrence, par les deux riches annexes (respectivement 104 et 27 pages) qui résument l'essentiel du travail de collecte réalisé par l'auteur à l'occasion de sa thèse sur la formation des diocèses septentrionaux de la Gaule entre le VI^e^ et le X^e^ siècle, et dont cet ouvrage représente l'aboutissement. Couvrant les régions situées dans la moitié nord de la province de Belgique II^e^, à savoir les anciennes cités des Atrébates (Arras), des Ménapiens (Cassel/Tournai), des Morins (Boulogne et Thérouanne) et des Nerviens (Bavay/Cambrai), le livre décrit les évolutions qui ont permis, au cours du haut Moyen Âge, l'intégration de ces régions au royaume franc et à son mode d'organisation ecclésiastique. Le processus débouche en effet à l'époque carolingienne sur la formation de quatre diocèses aux physionomies bien différentes. Le diocèse de Thérouanne, pour commencer, a absorbé la cité de Boulogne et vu se développer la double communauté monastique et canoniale de Sithiu (Saint-Bertin/Saint-Omer). Celui de Cambrai, le seul à se trouver en terre d'Empire à la suite des partages du IX^e^ siècle, connaît un épiscopat puissant ; les évêques de Cambrai administrent par ailleurs le diocèse d'Arras, qui n'a donc pas d'évêque propre. Le même cas de figure se présente dans le diocèse de Tournai, placé sous la responsabilité des évêques de Noyon – que l'auteur maintient hors de son étude : un choix qui peut se discuter mais qu'il justifie par des considérations géographiques, Noyon se rapprochant plus des diocèses picards comme celui d'Amiens. Se plaçant à la croisée de la géographie ecclésiastique et de l'histoire des pratiques religieuses, et sans jamais perdre de vue les dimensions politiques de son sujet, l'auteur s'inscrit donc dans le renouvellement récent de l'histoire religieuse du haut Moyen Âge, qui a quitté le juridisme étroit et l'étude polémique (dans un sens ou dans l'autre) de l'hagiographie pour adopter face aux sources une attitude plus pragmatique.

5. Paul PAYAN avait jeté les bases de cette démonstration dans un précédent article : « Ridicule ? L'image ambiguë de saint Joseph à la fin du Moyen Âge », *Médiévales*, 39, 2000, p. 96-111.

6. Je reprends ici le concept de « paternité partagée » élaborée par Jérôme BASCHET, *Le Sein du père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, 2000, chap. VIII, p. 310-343.